

LES ÉVÊQUES DE MAROC

SOUS LES DERNIERS ALMOHADES ET LES BENI-MERIN.

(Voir les nos 13, 12, 9, et 8 de la *Revue africaine*).

SÉRIE DES ÉVÊQUES DE MAROC

II. — LUPUS, deuxième évêque de Maroc (suite).

Le pape Innocent IV avait conféré à l'évêque de Maroc, Lupus, la juridiction sur l'Afrique septentrionale qui relevait autrefois du siège de Carthage. Lupus ne gouvernait pas seulement les chrétiens renfermés dans les Etats directement administrés par les Almohades, mais encore ceux qui, habitant l'Ifrikia, dépendaient immédiatement des Hafsides. Aussi, non content de recommander cet évêque à la protection du roi des Marocains, Es-Saïd, le pape écrit, dans le même but, au prince Hafside de Tunis qui avait rompu les liens de vassalité entre Tunis et Maroc. La lettre d'Innocent est adressée simplement *Illustri regi Tuneti*, et, de plus, elle porte en suscription ou en forme d'épigraphe : *Deum timere et diligere* ; c'est peut-être une imitation de la formule musulmane : *Au nom de Dieu clément et miséricordieux*. Le nom qui manque à l'adresse est le nom d'Abou-Zekeria. Ce prince luttait alors contre Es-Saïd ; les côtes d'Andalousie et celles du Maroc commençaient à saluer son étendard ; Ceuta et Tanger l'avaient reconnu. On conçoit donc la nécessité où se trouvait le Souverain-Pontife d'écrire au Hafside en même temps qu'à l'Almohade ; et les succès du premier nous expliquent pourquoi, en promettant à Es-Saïd de le secourir contre ses ennemis, s'il se fait chrétien, le pape s'abstient pourtant de désigner en particulier le roi de Tunis plutôt que les Beni-Mer'in. Il fallait autant que possible ne pas s'exposer à compromettre les intérêts des chrétiens ni en Ifrikia ni au Magreb.

« Nous avons appris, écrit le pape à l'émir Abou-Zekeria, qu'un certain nombre de chrétiens subsistent sous le sceptre de votre glorieuse puissance, et que beaucoup sont attirés dans

vos États par les intérêts du commerce (1). Ces chrétiens ont besoin que de salutaires conseils les préservent des maladies dangereuses de l'âme, et il faut que la présence des médecins rendent à ceux qui en sont affectés l'espérance du salut. Nous avons donc jugé à propos d'avertir votre altesse royale et de la prier instamment d'accueillir avec une religieuse clémence, par honneur pour Dieu et le Siège apostolique, notre vénérable frère l'évêque de Maroc et nos chers fils les frères mineurs, qu'il lui conviendra d'envoyer dans votre royaume pour le salut des chrétiens. Nous vous demandons pour eux la liberté entière de se mettre en rapport avec ces derniers comme par le passé (2). »

Les chrétiens sujets des Hafsides, et dont il est question au début de cette lettre, doivent être les indigènes descendants des fidèles qui persévérèrent dans la foi au temps de la conquête musulmane, et les Mozarabes venus du Magreb. Le mot « *permaneant sub sceptro* » s'appliquerait assez mal aux marchands étrangers ou aux agents fixés dans les fondouks, puisqu'à proprement parler ils n'étaient pas sujets des émirs.

Innocent IV écrivit encore à la même époque et dans le même sens aux rois de Bougie et de Capsa (Gafsa) : au roi ou prince de Bougie, ce n'est pas surprenant ; cette ville conquise depuis près d'un siècle sur les Hammadites était gouvernée par un membre de la famille Hafside, et les chrétiens, surtout les Pisans, y étaient nombreux ; mais le roi de Capsa ou Gafsa est moins facile à trouver dans l'histoire. Je ne vois d'autre ville de ce nom que celle qui s'élève au sein du Djerid tunisien. Elle fut effectivement indépendante des Hafsides à diverses reprises ; mais rien, que nous sachions, ne constate un fait de ce genre vers 1246, et puis cette ville, est tellement située qu'on s'étonnerait d'y rencontrer une population chrétienne à protéger. C'est peut-être à cause de ces difficultés qu'il a plu au P. Dominique de Gubernatis de substituer le nom de Cepta à celui de Capsa ; mais Wadding dit Capsa, et il avait sous les yeux, à Rome, au monastère de Saint-Isidore,

(1) Cum igitur, sicut accepimus, sub potentatûs magnifici tui sceptro plures permaneant christiani et illuc accedant quàm plurimi pro suis mercimoniis exercendis.

(2) Ipsos cum christianis, sicut consueverant, ibidem permittas liberè conversari.

où il écrivit ses admirables annales des Frères-Mineurs, les monuments authentiques, tandis que le P. Dominique n'a point eu besoin de les consulter pour le chapitre de son *Orbis seraphicus*, que j'ai cité. Ceuta, d'autre part, n'avait, vers 1246, que des gouverneurs et non des princes particuliers. Il y a donc là une question que je suis forcé de ne pas résoudre (v. p. 273).

Le grand pontife Innocent IV désirait ardemment soutenir et féconder la mission franciscaine au Maroc ; et il ne suffit point à son zèle de lui assurer la bienveillance des émirs ; il la plaça sous la protection des églises et des puissances chrétiennes riveraines de la Méditerranée. Il expédie, à cet effet, des lettres pressantes aux évêques et aux magistrats de Tarragone, de Majorque, de Narbonne, de Barcelonne, de Gênes, de Marseille et de Lisbonne ; aux rois d'Aragon, de Navarre, de Castille et de Portugal ; aux gardiens des couvents de Saint-François, aux maîtres des ordres militaires de Saint-Jacques et de Calatrava. Enfin, par une dernière lettre *Universis christianis in Africanis partibus constitutis*, il notifie à tous ces enfants de l'Eglise que Lupus a reçu l'héritage complet des pouvoirs spirituels exercés sur eux par Agnellus et il les avertit de lui obéir comme au père et pasteur de leurs âmes.

Sollicitude bien digne du vicaire de Jésus-Christ ! Dans la crise que traversait l'Afrique par l'avènement des Hafsides et des Merinides à la souveraineté et par la chute des Almohades, il ne pouvait déployer avec trop d'activité son zèle apostolique. Les Frères-Mineurs, sur lesquels il comptait, n'ont point failli à la mission que la Providence semble leur avoir spécialement confiée de secourir et de conserver les chrétientés soumises au joug musulman. Ils ont rempli jusqu'aujourd'hui cette pénible mais glorieuse et méritoire mission, du Danube jusqu'au Jourdain et au Nil, du Liban jusqu'à l'Atlas. S'ils ont eu moins de succès au Maroc, cela s'explique par le petit nombre de leurs ouailles facile à détruire ou à disperser, et par le caractère plus brutal des dernières dynasties qui ont opprimé ce pays.

Pour lever, selon son pouvoir, les obstacles que Lupus rencontrait dans l'exercice de son ministère au Maroc, Innocent lui accorda la faculté d'absoudre de certains cas réservés au pape et de dispenser de l'irrégularité contractée par la célébration de la messe ou la réception des sacrements *cum juris ignoratio-*

ne (1) ; il le dispensa lui-même de la visite décennale *ad limina apostolorum*, attendu que l'évêque de Maroc ne pouvait quitter l'Afrique sans la permission des Sarrazins auxquels il était soumis (2).

Lupus, installé dans son diocèse, voulut élever aux ordres sacrés le frère franciscain Bernard, qui lui paraissait propre à l'aider pour l'administration laborieuse de ses ouailles ; mais il doutait que ce frère ne fût pas lié par l'irrégularité *ex defectu natalium*, et il obtint de Rome en 1247 l'autorisation nécessaire pour lui conférer le sacerdoce (3).

L'Eglise de Maroc avait besoin, comme toutes les églises, de ressources matérielles pour l'entretien de ses ministres, pour les dépenses du culte et le soulagement des pauvres. Sa situation était précaire sous ce rapport et il était particulièrement nécessaire que les fidèles, ses membres, s'imposassent des sacrifices pour le bien commun. Afin de les y engager plus efficacement, Lupus demanda des faveurs spirituelles pour ceux d'entre-eux qui la secourraient de leurs aumônes, et le pape leur concéda les mêmes indulgences que le Concile œcuménique de Lyon venait d'accorder aux Croisés : « Vous nous représentez, dit le Souverain Pontife à Lupus, que vous avez le plus pressant besoin des offrandes des laïcs pour l'administration de votre Eglise et nous voulons vous aider à les obtenir, afin que les donateurs méritent plus abondamment, par là, des richesses impérissables. »

L'épiscopat du second évêque de Maroc dura une dizaine d'années. En 1257, il est à Rome conférant avec le pape Alexandre IV des intérêts de son église. Affligé des obstacles invincibles que les musulmans opposaient à la propagation de la foi et accablé sans doute par la fatigue des travaux apostoliques, il fit ac-

(1) Il est des cas prévus par le droit canonique où ces actes rendent irréguliers, c'est-à-dire enlèvent le droit d'exercer les fonctions des ordres ecclésiastiques.

(2) *Cum navigare ex Africa non licuerit nisi de licentiâ Saracenorum, in quorum dominio versabatur. Wadding, ad ann. 1246, page 155. — On sait que..*

(3) Les enfants nés hors d'un légitime mariage ne peuvent, selon le droit canonique, recevoir licitement les Ordres, tant que cet empêchement n'est pas levé par dispense.

cepter la démission de son siège et accomplit le pèlerinage des Lieux-Saints, but vers lequel il avait si longtemps et si ardemment aspiré. Il revint mourir à Saragosse, dans le monastère des Frères-Mineurs.

Durant la période de son épiscopat, on ne découvre au Magreb qu'un petit nombre de faits pour l'histoire de la religion. Nous laissons de côté ceux qui se passent à Tunis, bien que la juridiction des évêques de Maroc se soit étendue jusque là. Notre cadre se borne à l'action personnelle de ces évêques et au territoire marocain.

Il y eut une immigration de Maures d'Espagne au Maroc, en 1248, à la prise de Séville par Ferdinand III, roi de Castille. Un certain nombre se rendirent à Ceuta sur des vaisseaux chrétiens mis à leur disposition par le conquérant (1). Maître de Cordoue et de Séville, le saint roi médita la conquête du Maroc et il en fit reconnaître les ports, en 1251, par Don Raymond, à la tête de sa flotte. Cet amiral causa même de grands dommages aux navires musulmans qui croisaient sur les côtes. Mais la mort de Ferdinand et les préoccupations de son fils Alphonse X, *el Sabio*, firent disparaître cette lueur d'espérance que les chrétiens du Maroc purent entrevoir un instant. Le pape Innocent IV qui veillait si affectueusement sur eux avait encouragé Alphonse à profiter de la désorganisation intérieure de l'empire des Almohades pour s'élancer au-delà du détroit. Ce prince n'entendit pas : il rêvait aux astres et soupirait après la couronne impériale d'Allemagne.

En 652 de l'hégire, 1253-54 de Jésus-Christ, à la porte El-Carmadi de Tlemcen, arriva une catastrophe, dont la nouvelle jeta sans doute le deuil au sein de l'église de Maroc. Yaghmoracen, premier roi de Tlemcen et fondateur de la dynastie des Beni-Zian ou Abd-el-Ouad, voulut passer, en cet endroit, une revue de ses troupes. Il avait à sa solde 2,000 cavaliers *roum*, ou *nçara*, c'est-à-dire chrétiens, tirés des pays soumis à l'empire des Almohades, ce que nous entendons des provinces de l'Ouest.

(1) Il avait ordonné que : « durante un mes se les diese por los cristianos... naves, si querian pasarse a Africa... Pocos pasaron a Ceuta con los Almohades. Conde, part. IV, chap. 6, pag. 556. — Ce petit nombre s'explique par les succès que la cause des Hafsides de Tunis avait obtenus en Andalousie.

(Yahya ebn Khaldoun indique ainsi leur origine) ; (1) son frère Abd-er-Rahman s'accorde au fond avec lui, en disant que Yaghmoracen prit ce corps à son service, après la bataille de Temzezek où nous avons vu qu'Es-Saïd perdit la vie, en 1248 (2). Ces deux mille cavaliers avaient donc abandonné la cause ruinée des Almohades pour celle des Beni-Abd-el-Ouad, comme d'autres de leurs coreligionnaires embrassèrent celles de Merinides.

Yaghmoracen, passant donc la revue de son armée, fut trahi par cette milice. Son frère fut tué et il faillit être, lui-même, la première victime. Mais les Musulmans accoururent et massacrèrent les chrétiens jusqu'au dernier. Rien ne révèle les motifs qui avaient poussé la milice chrétienne à ourdir cette révolte, après cinq ou six ans de service. Quoi qu'il en soit, le nombre des soldats qui la composent vient à l'appui de notre opinion sur l'importance de la population catholique répandue au Maroc. Si l'on en croyait Yahya ebn Khaldoun, les Benizian auraient, depuis lors, écarté les chrétiens de leur armée. Son frère Abd-er-Rahman dit le contraire ; car, en 1271 ou 1272, à la bataille de l'Isly, qui précéda le siège de Tlemcen, par le merinide Yacoub ebn Abd-el-Hack, il nous montre la milice chrétienne comme le plus solide des corps d'armée d'Yaghmoracen.

En 1255, avant la démission de l'évêque Lupus, deux trinitaires moururent à Maroc, pour la foi du Christ, après avoir effectué dans cette capitale une rédemption considérable d'esclaves chrétiens. Le fait est relaté par le P. Silvestre Calvo, qui jouit dans son ordre de la réputation d'un historien exact et d'un critique sûr (3). Je regrette qu'il donne si peu de détails et n'explique point les circonstances qui avaient amené tant d'esclaves à Maroc ni celles qui entourèrent le martyre de leurs sauveurs. Voici en deux mots ce qu'il nous apprend : les trinitaires anglais, Gilbert et Edouard, ayant racheté 90 esclaves à Grenade, se rendirent à Maroc, où ils en délivrèrent 460, qui partirent sous la direction du frère Georges. Pour eux, ils restèrent

(1) M. l'abbé Bargès, *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique*, pag. 28, Paris, 1848.

(2) M. de Slane, *Hist. des Berbers*, t. III, page 354.

(3) *Resumen de las Prerogativas del orden de la SSma Trinidad*, etc. En Pamplona, 1791. Troisième partie, p. 207.

à Maroc, afin de s'y consacrer au soulagement des autres captifs. Mais ils furent martyrisés le 25 novembre 1255. Il est probable que la plupart des esclaves chrétiens venaient d'Espagne, où les guerres entre chrétiens et musulmans duraient sans relâche.

L'ordre de Notre Dame de la Merci, qui rivalisait de dévouement pour la rédemption des captifs, avec celui des Trinitaires, compte aussi deux martyrs, mis à mort sur mer par un raïs, tandis qu'ils faisaient voile pour le Maroc, du moins selon le sentiment de plusieurs : ces martyrs sont Hernandez de Portalègre et le frère Eleuthère, languedocien d'origine. Ils souffrirent en 1256 (1).

Nous ne savons pas précisément en quel temps Lupus passa en Europe. François de San Juan del Puerto, l'historien de la moderne mission des Franciscains d'Andalousie au Maroc, dit que cet évêque resta plusieurs années à Séville avant de se rendre à Rome. Le siège épiscopal de Maroc relevait du siège de Séville comme métropole. Loup mit à profit son séjour en Espagne pour assurer quelques ressources matérielles à son église.

On lui donna des terres sur les bords du Guadalquivir, où furent depuis le séminaire de Saint-Elme et le monastère franciscain de San Diego; l'infant don Sanche y ajouta une ferme nommée Torre-Blanca. Les revenus de ces propriétés soutinrent la pauvre église marocaine, et le pape, reconnaissant envers le roi d'Espagne, lui accorda le droit de présentation à l'évêché (2).

En l'absence de Lupus, l'administration du diocèse se trouva confiée au frère Bernard, dont nous avons rapporté l'élévation à la charge de vicaire-général.

III. — BLANCUS OU BRANCUS, troisième évêque de Maroc.

Lupus, arrivé à Rome, avait donné, en 1257, la démission de son siège. Le pape Alexandre IV conféra son titre au moine

(1) Alonso Ramon, *Historia general de la orden de Nuestra Señora de la Merced, Redencion de cautivos*. Liv. IV, ch. 13, pag. 185. Madrid.

(2) Francisco de San Juan del Puerto, *Mission historial de Marruecos*. Séville, 1708. Il dit, pag. 135 : « Durò la presentacion para aquella mitra en los reyes de España, desde la muerte de Fr. Lope hasta que se extinguió aquel obispado. »

Blancus, dont le nom seul nous est connu. Ce ne peut être, au plus tard, qu'en 1261, dernière année de son pontificat, et il est même à croire qu'il n'attendit pas longtemps après la retraite de Lupus pour lui choisir un successeur (1).

Il m'est impossible de savoir où Francisco de San-Juan-del-Puerto, cité tout-à-l'heure, a trouvé des preuves de la venue du frère mineur Conrad d'Ascoli au Maroc et à Maroc même vers cette époque (2). Wadding a esquissé aussi les travaux apostoliques de ce moine ; mais il se contente de désigner vaguement les régions qu'il a parcourues : *varias Libyæ regiones*. Du reste, ils s'accordent l'un et l'autre à dire que sa prédication, appuyée par des miracles, détermina la conversion de plus de six mille infidèles. Il n'est pas moins certain que ces succès extraordinaires n'ont pas laissé de traces appréciables pour l'historien (3). Sa mission dura trois ans, et il eut pour compagnons de voyage deux religieux nommés par l'auteur espagnol, Benito de Podio et Dionisio de Santo-Homero. En 1277, sous le pape Jean XXII, ils rentrèrent en Europe et arrivèrent à Paris avec plusieurs néophytes, qui, depuis, déposèrent dans le procès entamé pour la canonisation de Jean d'Ascoli.

L'épiscopat de Blancus dura près d'une trentaine d'années. Il s'écoule entre les pontificats d'Alexandre IV et de Nicolas IV (1261-1289). Cependant, ~~et~~ personne nous échappe constamment et il est difficile de suivre les destinées du troupeau, tandis que celles du pasteur restent entièrement voilées. Que devenaient-ils à travers les vicissitudes politiques du Maroc ?

Nous avons constaté qu'à l'avènement de l'almohade El-Morteda, en 1249, il y avait des chrétiens dans le parti des Merinides. La majeure partie était sans doute fidèle encore aux Al-

(1) La bulle d'institution de Rodrigue, successeur de Blancus, est le monument que nous fait connaître ce dernier : « *Inhærendo vestigiis felicis recordationis Alexandri papæ IV, prædecessoris nostri, qui bonæ memoriæ Blanco episcopo marrochitano prædecessori ejusdem Roderici episcopi similem legationem concessit.* » Wadding, ad. ann. 1290.

(2) Mission historial de Marruecos, p. 137.

(3) Francisco cite un document ancien où on lit ce passage : « *En los tres años que estuvo en aquellas misiones, convirtió el solo à seis mil quatrocientos y sesenta y ocho Barbaros, à los cuales el mismo catequizò y enseñò la doctrina christiana y lavò los ascos mahometanos con las aguas sagradas de el bautismo.* »

mohades. Il est bon de chercher les circonstances où ils apparaissent sous l'une ou l'autre bannière.

Vers 1258, c'est un officier chrétien qui exerce le commandement militaire à Sidjilmessa, où l'émir El-Morteda avait envoyé l'un de ses parents en résidence. Cette ville, qui n'existe plus, était fort importante, si l'on s'en tient à la description de Léon-l'Africain (1), et l'un des boulevards des Almohades dans le Sud (V. la note de la page 273).

Trois ou quatre ans plus tard, une armée d'El-Morteda fut battue dans le Sous par Ali ebn Yedder, qui, depuis 1254, s'y était proclamé indépendant; l'émir chargea du rétablissement de la fortune des Almohades en ces contrées et de la revanche à prendre contre le rebelle, son vizir et un officier chrétien nommé Don Lop qui partageait avec ce dernier le commandement du corps expéditionnaire. Mais il paraît que les lenteurs et l'insubordination de Don Lop compromirent le succès des armes d'El-Morteda; l'émir en fut informé, il manda le chrétien à la cour et le fit assassiner en chemin, sans doute pour ne pas exciter le ressentiment de la milice chrétienne, par une condamnation publique et régulière.

El-Morteda succomba peu après dans une lutte contre un de ses parents, Abou Debbous, qui fut le dernier des émirs almohades. Une grande partie de la milice chrétienne s'était rangée du côté de l'usurpateur, et l'on ne saurait dire si l'assassinat de Don Lop n'en fut pas la cause. La dynastie d'Abd el-Moumen périt dans la personne d'Abou Debbous, vaincu et tué par le merinide Yacoub. ebn Abd el-Hack, qui fit son entrée à Maroc en septembre 1269 (2).

Un fait reste donc désormais acquis à l'histoire : c'est que les Almohades furent appuyés jusqu'à la fin par des troupes catholiques indigènes et distinctes des auxiliaires venus d'Europe, comme les 12,000 cavaliers envoyés d'Espagne en 1228 ou 1229, au secours d'El-Mamoun. Il est avéré encore, par le facile rapprochement que nous avons fait des sources musulmanes et

(1) *Descriptionis Africae* lib. sextus, c. 21. Sidjilmessa, remplacée aujourd'hui par Tafilet, était en ruine dès le temps de Jean-Léon : « Nunc autem deleta oppido, incolæ castra pagosque vicinos inhabitare cœperunt (v. la note de la page 273).

(2) *Ebn Khaldoun*, trad. de Slane, t. II, p. 250 et suiv.

des sources chrétiennes, que la papauté tendit la main à cette dynastie pour la sauver à sa dernière heure, à la condition toutefois d'une conversion, dont l'espérance n'était pas dénuée de fondement; mais que les Almohades, pour leur malheur, ne réalisèrent pas. Cependant, les tendances ou les dispositions favorables au christianisme qui se révélèrent dans En-Nacer li Dîn Illah, dans El-Mamoun, Er-Rachid et Es-Saïd devaient aboutir au baptême, du moins pour quelques membres de la famille impériale. Indépendamment d'Abou-Zeid, frère d'Abou Debbous et arrière petit-fils d'Abd-el-Moumen, qui embrassa, en 1230, la religion de Jésus-Christ (1), ne voyons-nous pas les rejetons de cette branche définitivement fixés à la cour d'Aragon et, sans doute, chrétiens comme leur père? De là partira, en 1289, une dernière tentative pour ressusciter du côté de Tripoli, dans la personne d'Othman, fils d'Abou Debbous et neveu d'Abou Zeid, la puissance almohade, irrévocablement anéantie au Magreb (2).

Les Merinides, que nous avons laissés au moment où ils triomphaient, en 1248, par la mort d'Es-Saïd, à Temzezdekt, poursuivaient le cours de leurs conquêtes. Au moment de l'élévation de Blancus au siège épiscopal de Maroc, leur chef, Abou Yahya, était maître de Fez, de Méquinez et de Sidjil-messa, sans parler des places de second ordre. Abou Yacoub Youssouf, son frère et successeur, continua la guerre contre les Almohades et les Abd el-Ouadites, pour s'assurer la domination complète du Couchant, sous la suzeraineté des Hafsi-des de Tunis. et ce fut lui qui prit Maroc en septembre 1269, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure.

A l'exemple d'Abou Yahya, il accepta les services de la milice chrétienne. Elle figure dans l'expédition qu'il dirigea contre Tlemcen en 1271 et 1272, et Ebn Khaldoun, qui mentionne le fait, dit qu'elle composait, avec le corps des archers ghizzer, les *garnisons des villes* des provinces marocaines. Cet emploi s'accorde avec l'idée que l'on peut se faire des populations chrétiennes, auxquelles la vie sous la tente ou dans les cabanes des fellahs ne convenait point et qui devaient être plutôt dans la condition matérielle où se trouvent maintenant les juifs ma-

(1) Ebn Khaldoun, II, 347-348

(2) Ibid. p. 404.

rocaïns, au sein des mellah. Il est remarquable que les chrétiens se trouvèrent aussi, durant la même expédition, du côté des Abd el-Ouadites, où ils se battirent de la manière la plus honorable. Déjà les Merinides renversaïent leurs adversaires ; « mais continue Abd er-Rahman ebn-Khaldoun, la milice chrétienne, encouragée par la présence du sultan Yaghmoracen, tint ferme et se laissa broyer sous la meule de la guerre, Bîrnebes (Barnabé ?) le commandant de ce corps fut fait prisonnier (1). »

Les chrétiens paraissent encore, en 1274, au siège de Sidjilmessa, où Abou Youssef Yacoub employa une espèce de machine à mitraille ; on doit penser, en effet, qu'il s'agit des chrétiens, lorsque l'on comprend les corps de milice dans l'énumération des forces d'une armée marocaine (2).

Absolument maîtres du Magreb, en 1274, les Merinides commencent à se rendre à la guerre sainte, au-delà du détroit, et à soutenir les royaumes de Grenade et de Murcie et d'autres petites principautés, derniers remparts de l'islamisme dans la Péninsule. Grâce aux Merinides, la lutte prend des proportions assez larges, pour qu'on se pose de nouveau le problème : l'Espagne se rattacherait-elle à l'Europe chrétienne ou à l'Afrique musulmane (3) ?

Nous n'avons pas à suivre les péripéties de ce duel, qui ne nous apprend rien sur les destinées de l'Eglise de Maroc. Les chrétiens d'Afrique n'apparaissent point dans ce va-et-vient de troupes merinides d'un bord à l'autre du détroit, et nous n'avons plus que peu de faits à glaner pour l'histoire du catholicisme au Magreb jusqu'à l'avènement du quatrième évêque de Maroc.

En 1260, les navires marchands européens se trouvèrent si nombreux à Salé, que les matelots s'emparèrent de la ville, tandis que les musulmans se livraient aux orgies qui signalent la fin du Ramadan. Mais l'émir Abou Youssef Yacoub accourut et la reprit après quatorze jours de siège. Les chrétiens furent, massacrés (4). Cette ville, port de Fez et clef des deux roya-

(1) Tome IV, p. 61, trad. de Slane.

(2) Ibid. p. 69.

(3) Mariana, liv. XIII, n. 82 et suiv.

(4) Léon l'Africain rapporte le fait avec des circonstances qui diffèrent un peu du récit d'Ebn Khaldoun et il attribue le coup de main à un officier castillan. Lib. III, c. 45, p. 173. Ed. 1559.

mes de Fez et Maroc était très-fréquentée par les navires génois, vénitiens, anglais et flamands.

Un historien de l'ordre des Franciscains, Dominique de Gubernatis, que j'ai déjà maintes fois cité, nous montre, en 1267, un évêque de son ordre à Ceuta, le frère Laurent, dont il n'apprend rien de plus. Cette apparition inattendue n'est peut-être pas à repousser; car Ceuta, en 1267, tenait encore pour les Almohades, et il est possible qu'un évêque dépendant de celui de Maroc ait été envoyé dans le Nord, les communications entre Maroc et Ceuta étant coupées par les conquêtes des Merinides.

En tous cas, on ne voit point de successeur immédiat à frère Laurent, et ce n'est que depuis l'occupation de cette dernière ville, par les Portugais, en 1415, qu'on y établit le siège épiscopal encore existant (1).

L'épisode intéressant de l'alliance passagère d'Alphonse-le-Sage, avec l'émir Abou Youssef Yacoub, dont il avait imploré l'assistance contre l'infant Don Sancho, fournit à Mariana l'occasion de citer un trait qui prouve l'influence des chrétiens auprès des Merinides: « Alphonse, dit-il, fut réduit à solliciter, par une lettre fort humble, le crédit dont jouissait, auprès de l'émir, Alphonse de Guzman, seigneur de San-Lucar et général de l'armée marocaine. Ce seigneur, autrefois sujet du roi de Castille, avait eu avec lui des démêlés et s'était retiré en Afrique (2). »

En 1286, Abou Yacoub Youssef succède à son frère, Abou Youssef Yacoub sur le trône des Merinides et l'évêque Rodriguez, en 1289, remplaçait Blancus, dans la chaire épiscopale de Maroc.

IV. — RODERICUS, quatrième évêque de Maroc.

C'est à la fin de l'an 1289, que le pape Nicolas IV nomma le frère mineur Rodericus ou Rodriguez, évêque de Maroc et légat du Saint-Siège en Afrique. Ce moine avait déjà fait preuve de dévouement dans ce pays; les rois Sanche IV, de Castille,

(1) Orbis seraphicus, lib. III, § 1.

(2) Mariana, liv XIV, n. 39, 55.

et Denis, de Portugal, intervinrent pour son élection, à la prière des chrétiens et, spécialement, des esclaves marocains, auxquels il avait rendu les services de la charité. Ces princes, durant un voyage qu'il fit en Andalousie, augmentèrent les possessions de l'évêché de Maroc, dans cette contrée et les privilèges dont il jouissait antérieurement.

Le 15 des calendes de mars (15 février) 1290, Nicolas IV écrivit une lettre à tous les chrétiens d'Afrique, pour les avertir qu'il avait confié le soin de leurs âmes au frère Rodriguez, et il les exhortait à le recevoir et à lui obéir, comme ils feraient envers le vicaire de Jésus-Christ lui-même : « *Legatum tanquàm personam nostram vel, potius nos in eo recipientes.* » Le 5 des Ides de février, 9 de ce mois, il avait adressé une autre lettre, en particulier, aux barons, gentilshommes, chevaliers et autres chrétiens à la solde des rois de Maroc, de Tunis et de Tlemcen (1). Cette triple désignation montre que le pape suivait les révolutions de l'Afrique septentrionale, désormais partagée entre les Merinides, les Hafsides, ayant le titre de khalifes, et les Abd el-Ouadites, témoigne aux auxiliaires, *stipendiariis*, une tendresse paternelle et le désir ardent qu'il éprouve de la conservation des bonnes mœurs parmi eux, et il leur annonce Rodriguez, recommandable par ses vertus apostoliques : *virum utique providum et discretum*. Ils doivent prendre garde que rien, dans leur conduite, ne scandalise les chrétiens africains, *qui in partibus ipsis degunt*, ou n'autorise les musulmans à concevoir une mauvaise idée de la religion de Jésus-Christ (2).

On retrouve dans ces lettres l'indication précise de deux classes de chrétiens au Maroc : l'une indigène ou incorporée aux populations africaines, l'autre formée d'étrangers au service des émirs. Et, ce serait mal comprendre le caractère et la mission de Rodriguez que de reconnaître simplement en lui un aumônier de seigneurs attachés au roi de Maroc (3).

Dominique de Gubernatis observe que Rodriguez a été qua-

(1) Dilectis filiis, nobilibus viris Baronibus, Proceribus, militibus et cœteris stipendiariis christianis Marrochitani, Tunisii et Tremiscii Regum servitio constitutis.

(2) Francisco de San Juan-del-Puerto, *Mission historial*, etc., p. 141 ; Wadding, ad ann. 1290, p. 243.

(3) Ferreras, *Historia de España*, cité dans une note de M. de Slane, Ebn Khaldoun, t. 4, p. 138.

lifié *archiepiscopus* ; il y avait donc quelque'autre siège établi en Afrique ? Nous avons signalé un évêque de Ceuta en 1267 ; mais ce point reste pour nous enveloppé d'obscurité (1).

Comment l'évêque de Maroc, dont la juridiction embrassait trois royaumes divisés par l'inimitié et souvent en hostilité flagrante (2), exerçait-il sur eux son action, sans éveiller la défiance ou sans attirer la persécution, quand il passait de l'un à l'autre, c'est encore un point que je ne me charge pas d'expliquer : mais, pour y réussir, il fallait avoir au plus haut degré la sagesse que le pape louait dans Rodriguez : *virum discretum*. Quoi qu'il en soit, cet évêque, en 1292, accompagne à la cour de Tlemcen, en qualité d'ambassadeur du roi D. Sanche IV, un messenger qu'Othman, fils d'Yaghmoracen, avait envoyé à la cour de Castille et à celle de Grenade, pour s'allier avec le roi chrétien et l'émir espagnol contre le merinide Abou Yacoub Youssouf. C'est, du moins ce que nous conjecturons, avec M. de Slane, de ce passage d'Ebn Khaldoun : « Othman envoya Ibn Beridi, ancien serviteur et client de sa famille, auprès de Don Sanche. Ce messenger revint à Tlemcen, accompagné par un ambassadeur du roi chrétien, le nommé Er-Rik Rikcen, un des grands de cette nation.

La même année, Don Alphonse Perez de Guzman, tige des Medina-Sidonia, que nous avons vu à la tête de l'armée merinide était rentré en Espagne avec une grande fortune. Don Sanche lui confia la défense de Tarifa ; cette sentinelle avancée du détroit, est encore empreinte aujourd'hui d'un cachet tout mauresque. Je résiste difficilement au plaisir de raconter l'héroïsme avec lequel il s'acquitta de son devoir, en laissant égorger son fils, prisonnier, plutôt que de rendre la place (3) ; mais il faut ne pas détourner les yeux de notre but, et user en avare des pages que la *Revue africaine* nous accorde. Le chef des troupes musulmanes qui assiégeaient Tarifa, était aussi, hélas ! un chrétien au service de l'émir Abou Yacoub : c'était Don

(1) *Orbis seraphicus*, lib. III, § 1.

(2) Il faut le dire au moins des Merinides et des Abd-el-Ouadites.

(3) Voyez Mariana, liv. XIV, n, 126, et l'odieuse compilation de Conde (IV^e p. ch. 13), qui prend autant de soin pour étouffer en lui le patriotisme que Don Guzman pour surmonter le sentiment paternel à force de dévouement à sa patrie.

Juan, frère de Sanche IV, contre lequel il avait levé l'étendard de la révolte. Expulsé de Portugal, où il s'était retiré, il vint au Maroc, et ne rougit pas de trahir la cause de sa patrie et de la religion. Il quittera l'Afrique pour faire valoir ses prétentions à la couronne de Castille.

Les annales des ordres religieux pour le rachat des captifs offrent bien, ces années-là, des rédemptions en Afrique, et plusieurs, à coup sûr, se sont accomplies au territoire des Merinides; je m'abstiens pourtant d'entrer dans aucun détail, parce que l'on ne désigne pas les lieux où elles s'effectuèrent.

Le XIV^e siècle s'ouvre, et nous n'apercevons aucune trace de l'épiscopat de Rodriguez. Bien plus, il s'écoule tout entier, sans que nous puissions découvrir le nom d'aucun successeur à son évêché. La chaîne a-t-elle été rompue, et comment? Jusqu'à présent, nous sommes, à cet égard, dans l'ignorance la plus complète, et le P. Francisco de San-Juan-del-Puerto fait un aveu équivalent, malgré les ressources que lui procuraient des archives peut-être anéanties maintenant (1).

LÉON GODARD.

(La suite et la fin au prochain numéro).

Note de la Rédaction. — M. l'abbé Godard dit — p. 261 — à propos de la mention d'indigènes chrétiens à Gafsa, sous le prince hasside Es-Saïd : Il y a donc là une question que je suis forcé de ne pas résoudre.

Les passages suivants de la relation de voyage d'un pèlerin arabe, Moula Ahmed, qui visitait le Djerid en 1709 et 1710, semblent pouvoir aider à la solution de ce problème :

(1) « En los annales de Sevilla, dit-il, y en otras algunas historias se nombran algunos señores obispos, que lo fueron de aquella santa iglesia de Marruecos : pero no dicen de que orden fueron los mas, ni si assistieron en aquellas partes, ni menos sus trabajos, heroycas virtudes, ni frutos espirituales : con que eso poco que administro, lo entresaco de diferentes bulas pontificias que he rebuelto, donde he hallado alguna corta luz que me alumbre, però no que me guie á todo lo que quisiera. » *Mission historial de Marruecos*, p. 140 — J'ai consulté directement les sources dont s'est servi cet auteur. Mais pourquoi n'a-t-il pas donné au moins les noms et les dates qu'il dit avoir rencontrés ailleurs ? Il est regrettable que l'esprit de corps ait porté quelquefois les religieux à ne pas faire cas des détails étrangers à leur ordre.

« Les gens de Touzer sont un reste des chrétiens qui étaient autrefois en Afrikia (*Friguia*), avant que les Musulmans en fissent la conquête ; la plupart des habitants du Djerid ont la même origine...? (*Voyages dans le Sud*, p. 289.)

« En voyant encore, de nos jours, les anciennes églises chrétiennes qui tombent en ruines et qu'on n'a pas employées à d'autres usages, on devine, sans que les historiens le disent formellement, que les Musulmans prirent possession de ce pays par capitulation. » (*Ibid.* 292.)

M. l'abbé Godard dit aussi, à la page 267, que Sedjelmessa, remplacée aujourd'hui par Tafillett, était en ruines dès le temps de Jean-Léon. Cette assertion, bien qu'exacte au fond, exige quelques explications pour ne pas être prise dans un sens erronné par beaucoup de lecteurs.

Dans notre traduction des pèlerinages d'El-Aïachi et de Moula Ahmed (*Voyages dans le Sud de l'Algérie et des Etats barbaresques de l'Est et de l'Ouest*, T. IX de l'Exploration scientifique, p. xxi, etc., des Observations du traducteur) nous avons donné sur Sedjelmessa une dissertation d'où résultent les faits suivants :

1° Cette ville avait été rétablie après l'époque de Léon l'Africain et existait encore en 1710.

2° Elle était, ainsi que Tafillett, dans la vallée du Ziz, mais à une journée environ plus au Sud.

